

(VII^e ANNÉE.)

N^o XXXII.—TOME XIV. 249

10 JUIN 1828

PETIT COURRIER DES DAMES,

ANNONCES



DES MODES,

Des Nouveautés et des Arts.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tout les cinq jours, avec huit Gravures par mois, dont six représentent des costumes de femme, une des costumes d'homme, une des chapeaux, bonnets et coiffures.

ON S'ABONNE A PARIS,

Au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens, N^o 2 L, près le Passage de l'Opéra, où doivent être adressés, *franc de port*, les lettres, envois d'argent et demandes d'abonnement.

Les abonnemens datent du 1^{er} ou du 15 de chaque mois.

MODES.

Hors le vertugadin et les souliers à talons, il ne reste plus rien à ressusciter des modes de nos grand'mères : les jupons plissés, les tailles longues, les ceintures en pointes, sont venues nous prouver qu'on pouvait encore avoir quelques grâces sous ces costumes antiques, que nous n'avions aperçus, jusqu'ici, que dans les galeries des vieux tableaux de famille.



— Les manchettes et les manèbes *amadis* sont enfin venues compléter tout ce qui restait à exhumer des caprices de nos aïeules. La jolie duchesse de ***, et quelques autres élégantes, ont affronté le dernier pas en paraissant, cette semaine, avec des manchettes en point d'Alençon. La robe de la duchesse de *** était en palmirienne couleur cerise ; elle était garnie d'un haut volant, ayant une double tête qui, amplement froncée, formait ruche. Le corsage, à pointe par devant, c'est-à-dire à la *Marie Stuart*, était lacé au milieu du dos. Les épaulettes, extrêmement étroites, tombaient très-bas sur l'épaule. Les manches étaient courtes, très-bouffantes et séparées, à peu près au milieu, par un poignet, ce qui figurait deux petites manches ; celles du bas s'arrêtaient un peu au-dessus du coude, et étaient entourées d'une dentelle assez haute pour rappeler exactement les manchettes du siècle de Louis XIV. Ce qu'il y avait de plus bizarre dans ce costume, c'étaient des manches *amadis* qui prenaient depuis le coude jusqu'aux poignets, et formaient une singulière opposition avec nos manches bouffantes. Une pélerine en point d'Alençon, un chapeau de paille de riz, orné d'un grand saule, nuancé cerise et blanc, complétaient cette toilette.

— Aux dernières représentations données par Kean, on a remarqué quelques jolies toilettes qui faisaient reconnaître plusieurs des élégantes qui brillent dans les plus pompeux salons de Paris. Nous citerons entre autres une robe en brésilienne brodée à fleurs détachées ; le volant qui la garnissait était formé par de grandes pointes de la même étoffe liserées en satin ; ces pointes étaient froncées vers le haut, et avaient pour tête une rangée d'autres pointes beaucoup plus petites qui se tenaient relevées sur le jupon ; la ceinture, en pointe, avait une cordelière en soie nuancée des couleurs des bouquets ; les manches longues étaient en point d'Angleterre, très-larges et non séparées par des poignets ; un seul bracelet en camée de mosaïque les serrait aux poignets. Ce qu'il y avait d'original dans cette toilette était une espèce de petite écharpe formée par un large ruban écossais arrondi vers les bouts, et garni tout autour d'une dentelle de point d'Angleterre, qui faisait un très-joli effet sur le cou. La robe était très-décolletée, surtout sur les épaules.

— Une très-jolie femme avait une robe en gaze-cachemire

d'un violet très-foncé ; elle était décolletée carrément sur la poitrine, et entourée d'une double rangée de blonde assez haute pour couvrir les manches, qui étaient courtes ; une grosse chaîne d'or faisait trois tours sur le cou, et une cordelière d'or tenait lieu de ceinture ; la coiffure, en cheveux, était fort simple et très-basse, seulement, au milieu du front, sur une tresse qui passait en forme de bandeau, était attaché un papillon composé de petites pierreries de diverses nuances.

— Nous citerons encore, comme jolie toilette remarquée à Favart, une robe en mousseline des Indes, forme grecque. Au-dessus de l'ourlet était un dessin dit *grec*, tissu en or dans la mousseline ; les manches, d'une excessive largeur, étaient fixées aux poignets par de gros brassards d'or mat. A un collier, formé par douze ou quinze rangées de petites perles d'or, était suspendue une croix grecque, d'un travail admirable. Sur la tête était un turban de mousseline unie, qui laissait apercevoir les cheveux par derrière, et un large bandeau de petites perles d'or qui traversaient le front.

— On voit généralement porter beaucoup de grosses chaînes en émail. Quelques femmes très-bien mises portent aussi des chaînes toutes formées de petits camées de mosaïque doublés en or.

— On a vu des écharpes en mousseline unie, n'ayant qu'un large ourlet au bas, portées par des femmes très-élégantes.

— Les chapeaux en papier frappé *ont pris* avec assez de succès. Ceux en couleur paille imitent la paille d'Italie au point de faire illusion. On les double tous en crêpe, et le tour est bordé par un petit liseré.

— Sur de belles pailles d'Italie on voit généralement des bouquets de fleurs. Les *camelias*, les branches d'*erica*, de *baufortia*, et la fleur appelée *inquiantus*, sont comptés parmi ce qui forme les plus jolies garnitures.

— On garnit toujours le dessous de la passe des chapeaux en paille avec beaucoup de nœuds ; mais on ne voit plus de rubans traverser le front en bandeau.

— On voit chez les bijoutiers des anneaux tout entourés de pierres de diverses couleurs, destinés à servir de coulans pour passer les petits sautoirs que l'on porte en négligé.

— Les ceintures se font encore de quelques lignes plus larges qu'elles n'étaient cet hiver. On voit des rubans à gros

grains, destinés à cet usage, qui sont à raies de cinq à six nuances. Les ceintures à dessins peints à la gouache, sont toujours à la mode.

— Le petit ruban, dont une femme se sert pour suspendre à son cou, soit une montre, une clef ou autre objet, se ferme par un cadenas en or. On en voit aussi avec des claviers très-élégans.

LITTÉRATURE.

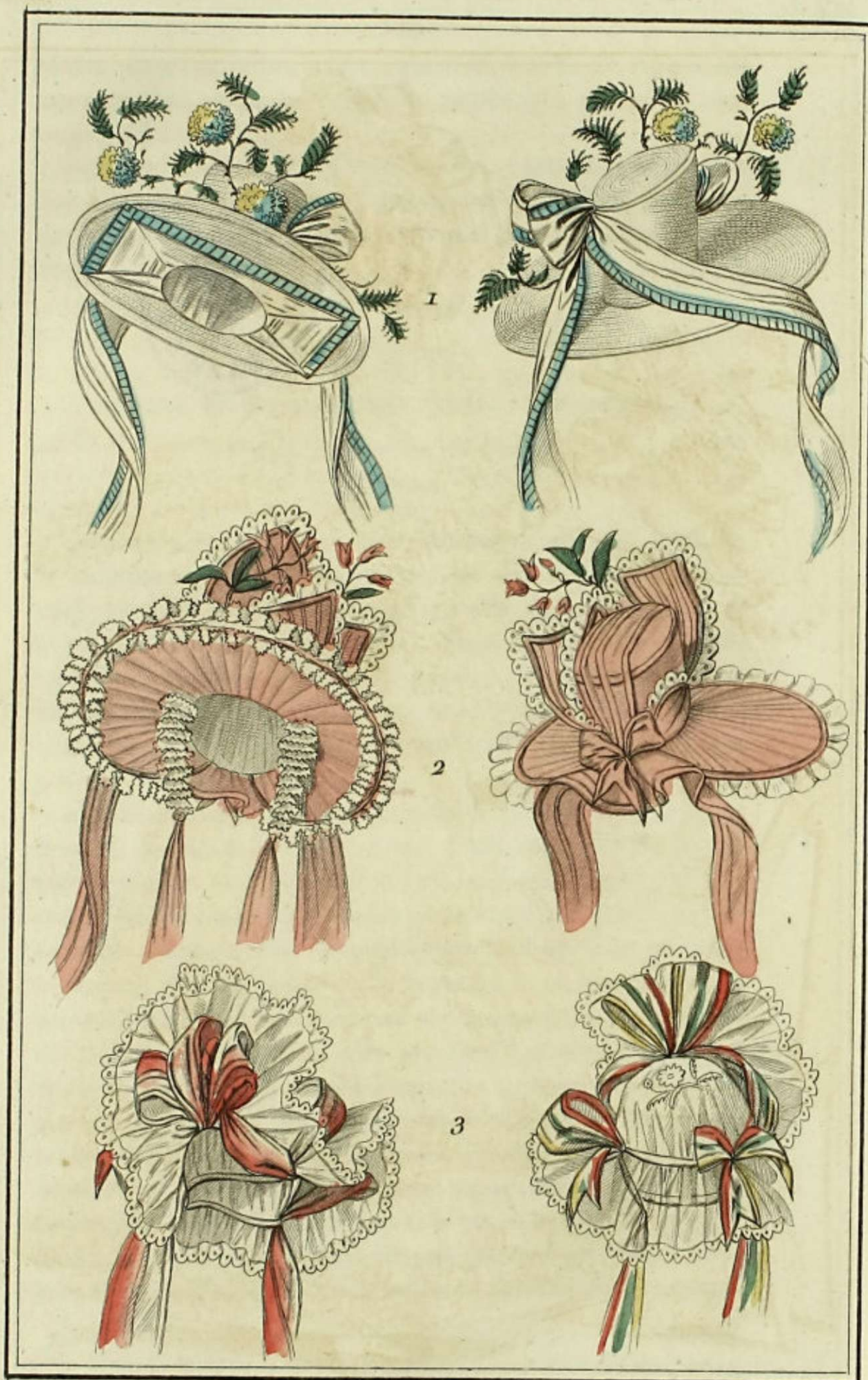
HISTOIRE DE LA VIE ET DES OUVRAGES DE MOLIERE,

*Par J. Taschereau; 2^e édition *.*

Tout a été dit sur le génie de Molière : toutes les formules de la louange ont été épuisées, tous les secrets du style mis en usage pour célébrer ce génie qui semble défier les éloges et surpasser tous les panégyriques. Mais sa vie privée, quoiqu'elle ait été aussi retracée très souvent, a toujours un attrait irrésistible ; et le succès obtenu par l'ouvrage de M. Taschereau prouve que ce sujet, souvent traité, est toujours fait pour intéresser le public.

Chacun sait que Molière était fils d'un tapissier : il fit de bonnes études et fut reçu avocat. Mais son génie le portait vers le théâtre et il ne put résister à ses inspirations ; il devint comédien, se mit à la tête d'une entreprise dramatique, et se voua à ses grandes et magnifiques compositions qui firent la fortune de son théâtre, la réputation de leur auteur et ne cessèrent d'être l'admiration de la postérité. Sa destinée est pleine de l'intérêt le plus touchant : il semble que tout dût se réunir pour le rendre heureux : premier auteur comique de son siècle, ami des grands hommes qui illustrèrent cette époque, admis dans la familiarité du grand roi, riche, considéré, il paraîtrait que rien ne manquait à son existence. Cependant il vécut malheureux : tourmenté toute sa vie par la tourbe des envieux, par les vengeances de tous les sots dont il avait démasqué les ridicules ou flétri les vices ; amou-

* A Paris, chez Brissot-Thivars, libraire, rue de l'Abbaye, n^o 14; et chez Dondey-Dupré, rue Richelieu, n^o 47 bis.



Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens N.º 2. près le passage de l'Opéra.

1. Chapeau de paille de riz. 2. Capote en Crêpe garnie de blonde 3. Bonnet de tulle Des magasins de la Providence, rue de la Paix. N.º 28.



Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens N.º 2. près le passage de l'Opéra.
 Chapeau de crêpe orné de blonde. Des magasins de M.ª Mure. Robe de
 gros de Naples brodée. Des magasins de la belle Anglaise rue de la Paix. N.º 20.

reux à l'excès d'une femme qui ne cessa de le trahir, il éprouva toutes les douleurs d'une gloire méconnue, d'un amour trompé, et pendant que, sur la scène ou la plume à la main, il égayait le public par les saillies de sa verve piquante, son cœur était déchiré par tous les chagrins qui peuvent empoisonner l'existence.

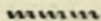
Le livre de M. Taschereau est un recueil de tous les documens historiques qui concernent Molière et ses ouvrages. Tout a été mis à contribution : les pamphlets, les journaux, les chansons, les annales publiques et privées : partout où une anecdote concernait notre grand comique, l'auteur s'en est emparé : on dirait des mémoires du tems, et l'on trouve peu de lectures plus amusantes ; parmi tant de faits intéressans, nous en choisissons quelques uns pour donner une idée de l'ouvrage.

Personne mieux que Molière n'appréciait tout le mérite de Lafontaine. Un soir qu'on s'était réuni chez lui pour souper, Racine et Despréaux, en raillant le fabuliste, poussèrent un peu loin la plaisanterie ; Molière, en sortant de table, dit tout bas à Descoteaux, célèbre joueur de flûte : « Nos beaux esprits ont beau se trémousser, ils n'effaceront pas le *bonhomme*. » C'était, dit M. Taschereau, le nom que son caractère facile et son esprit sans apprêts avaient fait donner à Lafontaine : nom que la postérité, en sanctionnant le jugement de son ami, a religieusement conservé.

Molière s'amusait beaucoup des discussions de ses amis ; mais il y prenait rarement une part active et se bornait presque toujours au rôle d'arbitre. Un jour cependant qu'il se trouvait engagé dans une controverse avec Boileau, Chapelle et le célèbre avocat Fourcroy, leur ami commun, celui-ci, dont les poumons étaient des plus vigoureux, attaqua plus particulièrement Molière qui, sous ce rapport, n'était pas de force à lutter avec lui ; aussi se tournant vers Despréaux : « Qu'est-ce que la raison avec un filet de voix, lui dit-il, contre une gueule comme celle-là ? »

Vers la fin de l'été de 1662, Molière suivit, en sa qualité de valet de chambre, le roi qui se rendait à son armée en Lorraine. Il travaillait déjà au *Tartufe*, et observateur profond il trouva le germe de la première scène entre Orgon et Dorine dans une exclamation plaisante de Louis XIV. Accou-

tumé dans ses campagnes à ne faire qu'un repas le soir, ce prince se disposait à se mettre à table un jour de quatre-tems. Il engagea son ancien précepteur, Péréfixe, évêque de Rhodéz, à suivre son exemple; le prélat s'empressa de répondre avec affectation qu'il n'avait qu'une collation à faire un jour de vigile et de jeûne. Cette reponse excita de la part d'un des assistans un rire qui, bien que retenu, n'avait point échappé au roi; lorsque l'évêque fut sorti, il voulut en savoir le motif. Le rieur lui répondit qu'il pouvait se tranquilliser sur le sort de M. de Rhodéz, et lui fit le détail exact de son diner, auquel il avait assisté. A chaque mets recherché que le conteur faisait passer sur la table du prélat, le roi s'écriait : *le pauvre homme!* et chaque fois il prononçait ce mot d'un ton de voix différent qui le rendait plus comique. « Molière était du voyage, a dit M. Étienne, il écouta, il écrivit. » Dix-huit mois après, à la représentation des trois premiers actes du *Tartufe*, à Versailles, Louis XIV ne se rappelait plus qu'il eût part à cette scène; Molière l'en fit adroitement souvenir et cette circonstance, si frivole en apparence, en associant le prince à la gloire du poète, ne fut peut-être pas étrangère à la détermination que celui-là prit, plus tard, d'autoriser la représentation de ce chef-d'œuvre, malgré les menées d'une cabale puissante.



MÉLANGES.

ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE. — Deux débutans ont paru la semaine dernière : M. Dabadie, dans le chant, M. Mathis dans la danse; ce dernier, élève de M. Vestris, s'est montré digne de son maître par la légèreté, la grâce et la vigueur qu'il a déployées. M^{lle} Taglioni efface décidément toutes les divinités de la cour de Terpsichore; il est impossible de se figurer, sans les voir, l'élégance modeste, la grâce touchante et la perfection enchanteresse de cette charmante danseuse.

THÉÂTRE FRANÇAIS. — Il y a eu aussi un début à ce théâtre, celui de M. Adolphe Bouchet; ce jeune acteur a fait preuve d'intelligence et de quelque habitude de la scène. On a repris *Marius à Minturnes*; mais le compétiteur de Sylla a raconté ses infortunes dans le désert. On ne peut se dissimuler que la tragédie ne soit en défaveur aujourd'hui; ce n'est pas

que le public soit moins avide d'émotions que par le passé ; mais la tragédie réclame, dans ses organes, une puissance de talent que n'ont pas en partage les artistes du Théâtre Français qui sont actuellement chargés des premiers emplois.

OPÉRA-COMIQUE. — Jamais le rôle d'Anna, dans *la Dame Blanche*, n'avait été mieux rendu qu'il ne l'a été dernièrement par M^{me} Casimir, qui a enlevé des *bravos* unanimes.

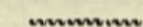
NOUVEAUTÉS. — *Le Mariage impossible* a fait ce qu'on croyait impossible à ce théâtre ; il y a attiré la foule, qui a paru satisfaite de sa soirée. Le début de M^{lle} Dejaset avait bien contribué autant que la pièce à calmer les défiances du public. M^{lle} Dejaset a été fort comique dans le rôle de la mariée ; quant à la pièce, elle offre beaucoup d'invraisemblances, brille de détails, et est ornée de couplets gracieux et tournés avec facilité. On a applaudi avec justice la romance *Laissez-moi le pleurer, ma mère*. Les paroles sont de MM. Mélesville et Carmouche.

Constantinople. — Un journal étranger contient la notice suivante sur cette capitale de l'empire turc. La population d'une ville où il n'est pas tenu de registres de naissances et de décès, et où les voyageurs de toutes les nations sont admis sans passeports, ne saurait être évaluée que très-imparfaitement. On délivre journellement, aux cent principaux boulangers de cette capitale, 840,000 livres de farine prise dans les magasins publics, où tout ce qui est destiné à l'entretien de ses habitans est déposé. En prenant une livre par tête, ce qui est beaucoup, il y aurait donc 840,000 individus, à quoi il faut ajouter 30,000 autres qui sont nourris au sérail. La population de Constantinople, à l'époque des dernières persécutions, était supposée se composer de 20,000 Grecs, 90,000 Arméniens, 30,000 Juifs, 2,000 Francs et 630,000 Mahométans. Chacune de ces nations habite un quartier séparé, et diffère de mœurs et de costume. La différence de ce dernier consiste principalement dans la couleur du turban, qui chez les Mahométans est jaune, chez les Arméniens rouge, chez les Grecs noire, et bleue chez les Juifs. Le faubourg de Péra, où résident les ambassadeurs étrangers, offre un assemblage de toutes les langues ; les usages sociaux y sont à peu près les mêmes que ceux de l'Europe.

— Un M. Thorpe, de Cornouaille, fit publier qu'il pro-

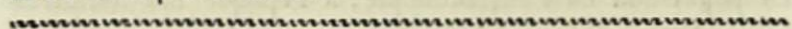
mettait une rente viagère de 60 livres sterling à celui qui consentirait à vivre sept ans sous terre, à condition qu'il laisserait croître ses cheveux et sa barbe pendant ce tems. On annonça qu'un logement convenable était préparé pour le recevoir, qu'on lui donnerait autant de livres qu'il lui plairait, qu'il serait nourri avec les mets de M. Thorpe, et que toutes les fois qu'il aurait besoin de quelque chose, il pourrait sonner, et qu'on viendrait de suite. Un homme s'offrit bientôt, et il est maintenant à la seconde année de son épreuve. C'est un ouvrier qui a une femme et une nombreuse famille.

—On fait en ce moment le modèle d'une presse d'imprimerie, à New-York, qui pourra imprimer, des deux côtés, quatre à cinq mille feuilles par heure. La feuille de papier est attirée en droite ligne entre deux cylindres. Une forme de types est attachée au cylindre supérieur, et une autre au cylindre inférieur. Il y a encore d'autres cylindres pour distribuer l'encre à chacun de ceux où se trouvent les types. La machine est aussi arrangée de manière qu'elle peut s'entretenir elle-même et rejeter le papier imprimé sans qu'il soit besoin de plus d'un seul ouvrier.



ANNONCE.

FRONTAL IDIOÉLECTRIQUE. L'on a ainsi nommé un bandeau, composé de plusieurs taffetas recouverts d'une composition particulière, dont l'application dissipe en très peu de tems les douleurs céphalalgiques et migraines les plus violentes. Les sucres obtenus de ce frontal, et la vogue dont il jouit, le faisant rechercher de beaucoup de monde, nous croyons devoir annoncer que M. Fleury, qui en est l'auteur, n'a établi aucun dépôt dans Paris; jusqu'alors toutes les demandes lui ont été adressées affranchies à son laboratoire, à Longjumeau, banlieue de Paris. Le prix est de 15 fr.



On s'abonne aussi: Chez DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, Imp.-Lib. du *Petit Courrier des Dames*, rue Richelieu, N° 47 bis, et rue Saint-Louis, N° 46, au Marais, à Paris.

Chez tous les libraires et imprimeurs des départemens, et chez les directeurs des postes.

A Amsterdam, Chez GABRIEL DUFOUR et C^{ie}, libraires, sur le Rokin.

A Londres, Chez MM. S. and J. FULLER, *Temple of Fancy*, 34, Rathbone-place.

Pour les provinces du Rhin et l'Allemagne, chez M. ALEXANDRE, au Salon Littéraire, à Strasbourg.

A ce Numéro est jointe la Planche 560.

Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue St.-Louis, n° 46, au Marais.